

CHANSONS

Le gorille vous salue bien

Pour trois mois à Bobino après trois ans de silence, Brassens. Fidèle à lui-même, irremplaçable.

Inexportable, irremplaçable, après trois années de silence, il revient à Bobino pour trois mois. Fidèle jusqu'au vertige à lui-même et aux autres, Georges Brassens suscite les poncifs comme la rose le parfum. Il est l'ours, le gorille, à la fois quadrumane et plantigrade. Dès qu'on l'évoque, gaillard rime avec guitare. Ses chansons ? Une « moisson », une « cuvée » ou bien un « bouquet ». Ses cheveux ? Une crinière. Ses amis ? Des copains, d'abord.

Depuis vingt ans qu'il sort de l'ombre de temps en temps, que les modes meurent et qu'il demeure, sa solide statue, sa rustique stature d'artisan inspiré s'est dressée au coin du cœur de chaque Français.

Français d'une France flatteuse qui s'espère telle qu'il la chante : frondeuse, vigoureuse. Une France « contre », les flics, les bourgeois ; une France élevée au biberon de Villon et de Béranger, de Bruant et de Rabelais. Une France qui, sans prendre trop de risques, coiffe, aujourd'hui encore, son visage empâté par le confort de la casquette de Gavroche.

Au fil des ans. Planté comme un chêne (encore un poncif) dans notre music-hall ronronnant où Johnny Hallyday trébuche sur sa trentaine, Léo Ferré, pathétique, court après la révolution, Gilbert Bécaud se maintient et Charles Aznavour se survit, Georges Brassens, finalement, est une vedette, même si ce mot l'écorche. C'est-à-dire quelqu'un dont on a acheté, en vingt ans, l'équivalent de 20 millions de 45 tours simples, quelqu'un qui peut se taire sans qu'on l'oublie. Quelqu'un d'important.

Il s'en défend. « Pas si important que ça. J'ai la chance de faire ce que je veux, depuis toujours. C'est tout. Et le public m'a donné toutes les permissions. »



Julien Quideau

GEORGES BRASSENS DANS SON JARDIN, A PARIS.
« J'ai la chance de faire ce que je veux, depuis toujours. »

Le public, cette année, lui donnera donc la permission d'offrir onze nouvelles chansons, choisies presque au hasard parmi les trente qui attendent, prêtes ou presque. Chansons nées souvent il y a bien longtemps, abandonnées puis reprises, mûries au fil des ans, vécues parfois.

Ainsi, il est victime dans sa maison de campagne d'un cambriolage. On lui dérobe des bricoles, un couteau à cran d'arrêt, une bicyclette commandée à la Manufacture française d'armes et cycles de Saint-Etienne. Il écrit à son visiteur : « Sache que j'apprécie à sa valeur le geste qui te fit bien refermer la porte en repartant, de peur que des rôdeurs n'emportassent le reste, les voleurs comme il faut, c'est rare de notre temps »...

De mort lente. Il ranime aussi cette saison sa muse gauloise pour lancer : « Quand je pense à Fernande, je bande, je bande ; quand je pense à Félicie, je bande aussi », ou pour se pencher sur la (difficile) condition féminine : « Quatre-vingt-quinze fois sur cent, la femme s'emmerde en baisant. Qu'elle le taise ou le confesse, c'est pas tous les jours qu'on lui déride les fesses. »

Il constate, lucide : « Il y a peu de chances qu'on détrône le roi des cons. » Offre un hymne aux épouses inconstantes : « Ne jetez pas la pierre à la femme adultère, je suis derrière. » Fustige « la race des chauvins, des porteurs de cocarde, les imbéciles heureux qui sont nés quelque part ».

Et puis, et puis, il reprend un thème qui lui est cher, celui de l'engagement : « Mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente. »

On va encore crier haro sur la tiédeur, fi, fi de l'anarchie. Il s'explique : « Tout ce que je veux dire, c'est faites attention quand même avant de mourir. Par exemple, on le sait, je suis plus partisan de la désertion que de la réponse à l'appel. Mais je trouve que cela me serait trop facile, à moi qui n'ai plus l'âge de porter l'uniforme, de pousser des conscrits à la révolte et à la prison... Mes seuls conseils sont de prudence. »

Prudent. Soit. Et modeste ? Oui. Avec l'orgueil des simples : « Je ne ferai pas d'adieux, moi. Je n'aimerais pas trop qu'on me fasse savoir qu'on ne me regrette pas. »

Cocus et coquins. Pour l'instant, on l'attend, il le sait. Avec ses chansons qui lui ressemblent et qui nous rassemblent, ses chansons d'éternelle tendresse où Cupidon enfourche encore Pégase pour trotter vers Cythère. Ses chansons peuplées de cocus et de coquins, de croque-notes et de croque-morts, de princesses et de putains.

Des chansons d'échanson versées goutte à goutte dans le verre sans fond de nos nostalgies, des chansons de toujours. Et toutes, toutes, des chansons d'amour. DANIELE HEYMANN ■

L'Express
9 octobre 1972

SUR LE CAHIER DE BRASSENS, LA PREMIÈRE STROPHE DE « MOURIR POUR DES IDÉES ».
A Bobino, onze chansons nouvelles, parmi les trente qui attendent.

Mourir pour des idées

Mourir pour des idées l'idée est excellente
moi j'ai failli mourir de ne l'avoir pas eue
car tous ceux qui l'avaient multitude accablante
en hurlant à la mort me sont tombés dessus
ils ont su me convaincre et ma muse insplente
abnquant ses ennemis se rallie à leur foi
avec un soupçon de réserve toute fois
mourons pour des idées d'accord mais de mort lente